Remerciements
aux
habitants du Valtin et de Retournemer
qui m'aidèrent à préciser le cadre
et le contexte de l'histoire.

Michel Sandt

Renaître en Montagne

roman

Michel Sandt:
Renaître en Montagne
Première édition : 2023

© Edition Lavallée, Berlin
www.edition-lavallee.de

Illustrations :
une étudiante à Paris dans les années 1990 (coordonnées manquantes)
Couverture et mise en page : Mai Ideapolis
Imprimerie : www.top-buch.de, Darmstadt
Printed in Germany
ISBN 978-3-939739-06-7

Préface

Si je ne connaissais pas l'auteur de ce roman depuis de nombreuses années, j'aurais eu grand peine à reconnaître sa voix, la voix de son héros, du personnage principal qu'il nous invite à découvrir. Et mon étonnement fut grand dès les premiers instants, à suivre le voyage de ce jeune homme, Etienne, en direction des côtes vosgiennes, accompagné de son amie Méelle et avec dans la tête une bien funeste idée dissimulée : mettre fin à ses jours.

Comment s'engager dans une aventure dont les prémisses semblent annoncer qu'elle risque fort de mal tourner ?

La réaction presque immédiate serait de vouloir rebrousser chemin et de ne pas se laisser faire. Seulement voilà : la voix du narrateur ne m'a plus quitté du premier au dernier mot. Et une seule question n'a cessé de pilonner mon esprit tout au long de cette lecture : mais de quoi nous parle-t-il ? Ne nous entretiendrait-il pas d'autre chose que du seul parcours de ce garçon dans les dédales et les méandres de sa psychologie et de son esprit ? Ne nous parlerait-il pas plutôt de ce «je ne sais quoi» ou de ce «presque rien» philosophiques qui installeraient son histoire, son scénario comme l'allégorie d'un enjeu qui est ailleurs ?

Son personnage, contrairement aux apparences me semble-t-il, ne cherche pas à mourir mais plutôt à percer le mystère de la mort ou plus exactement celui de la confrontation à la finitude. Et pour ce voyage fondamentalement existentiel, et peut-être même initiatique, il se prend par la main et nous prend par la main, lecteur, pour nous conduire vers une fin inattendue. En effet, et au-delà des ruminations qui ne cessent de tarauder Etienne, tout repose sur la mise en jeu d'un espace où puissent se jouer, se rejouer, se dramatiser et se redramatiser de manière métaphorique de ces grandes questions fondamentales auxquelles il est si difficile de répondre.

Dans ce roman, vu de l'extérieur, il ne se passe rien. Deux jeunes gens de la ville viennent séjourner un mois dans une cabane de la montagne vosgienne, loin de leur environnement urbain, pour se ressourcer. À cette occasion, ils croisent quelques personnes : un pèlerin, un couple âgé de la région et quelques commerçants. Mais au-delà de la dimension narrative qui n'est que la partie visible de l'iceberg, l'auteur distille à ses lecteurs une potion douce-amère (élixir de jouvence et poison

en même temps) auquel on ne peut échapper. Et c'est avec un art quasi impressionniste, par petites touches du pinceau sur la toile, tantôt rayonnantes de lumière tantôt menaçantes d'obscurité, que l'on est à la fois entraîné dans le bonheur relationnel de son héros et dans la noirceur du drame intérieur qui tente de l'annihiler.

Nul musicien, nul chanteur en apparence dans le théâtre lyrique de l'auteur. Et pourtant c'est avec panache qu'en metteur en scène avisé, il fait entrer ses personnages les uns après les autres et qu'à chaque page, la poésie est au rendez-vous. L'environnement est si bien décrit avec force détails qu'on a l'impression d'y être totalement immergé. La vie, les couleurs, les atmosphères offertes par la nature, les éléments, la cascade, les roches, les animaux nous sont délivrés dans une culture de l'instant présent tel qu'on se croirait presque dans des ambiances de style cinématographique à la façon d'un Rhomer ou d'un Achard ; avec une caméra capable de s'arrêter sur l'écoulement du temps sans que rien ne se passe à l'écran, si ce n'est l'expérience de la contemplation. Le silence de l'instant présent entre les lignes est en fait comme une ballade, une sarabande, celle de la restitution du quotidien de chacun qui nous parle, qui nous touche et qui nous émeut. Comment ne pas y être sensible ? Et si parfois elle réussit à nous faire rentrer dans le sillon intérieur d'une certaine tristesse, ou plutôt d'une certaine mélancolie, c'est un serrement du cœur qui fait mal et du bien en même temps, comme à l'écoute d'une mélopée qui réussit à nous faire accepter la condition humaine telle que le personnage d'Etienne y est confronté. Réussira-t-il à la transcender ?

Jean Besson (Berlin, mars 2022)

Par les nuits difficiles
souvent plongent les racines
vers les profondeurs.

I

Méfiez-vous des apparences !

Le Valtin, dans les années 1980

Le monde bouge sans cesse, il grouille comme une fourmilière. Si l'on prend le temps de s'aérer dans un espace vert, on le remarque bien au ronflement qui s'élève de la ville. Par contre, il est possible d'avoir une sensation tout à fait différente lorsqu'on se trouve au coeur du pays, au milieu des champs. Là, quand le soleil se couche, tout est apaisé, plus un bruit de machine agricole, plus un cri d'enfant car tous sont rentrés à la maison. La nuit pourtant, à la pâleur lunaire, la terre continue de respirer comme si de rien n'était, les arbres

sont toujours dressés vers le ciel et la brise fait naître un léger bruissement de leurs feuilles. Tout à l'heure quand le soleil était rouge, il y avait encore le lointain roucoulement des tourterelles des bois... Rien ne s'arrête en réalité, tous ces êtres restent là, et leur présence ressemble à ce bruissement des arbres. Une gigantesque respiration émane de toute chose.

Un homme passa par là. De taille moyenne, il marchait à pas réguliers en direction du nord, et son ombre lunaire le précédait. À la main, un bâtonnet ; en bandoulière, un sac de toile. Comme la nuit était calme, on entendait le murmure de la rivière un peu plus loin et, de temps à autre, provenant de la forêt sombre, des hululements de hibou. Il arriva à la hauteur d'un pommier duquel il cueillit une pomme. Alors que je l'observais, perché sur la plus forte branche, il leva les yeux vers moi, sans surprise, et dit :

- Vous croyiez peut-être que je ne vous avais pas vu, pourtant je vous connais, vous savez ! Je me présente : je m'appelle Jacques et je vais vers le nord.

Puisque je ne répondais pas, il posa son sac et son bâton, et croqua un morceau de pomme en me regardant. Il était vêtu d'un pantalon de velours et d'un pull-over, n'avait pas les cheveux très longs et son visage aux traits réguliers ne semblait pas rechercher l'excentricité.

- Fameuse cette pomme ! ajouta-t-il avec satisfaction. Mais dites-moi, qu'est-ce que vous faites là-haut ?

Je devais avoir vingt-quatre ans, c'est pourquoi je descendis de l'arbre avec agilité. Arrivé à terre, je secouai la poussière et les débris de bois de mes vêtements, et je lui serrai la main.

- Je m'appelle Etienne.

Je ne sais ce qui habitait cet homme, mais sa poignée de main

était chaude, franche et directe. Il portait une barbe de quelques jours et son regard était plein de vivacité.

- J'écoutais respirer, repris-je, mais puisque vous me connaissez, vous auriez dû le deviner !

Il sourit. Il était un peu moins grand que moi, plus trapu. Sa mine, son port, donnaient l'impression d'un homme heureux. Il se tourna vers les bois qui couvraient les versants environnants ; ses yeux brillaient et il dit :

- Voilà une bien belle vallée ! Je serais curieux de la voir en plein jour.

A mon tour, je regardai de part et d'autre, sans mot dire. Sous la lune, les arbres prenaient une couleur légèrement violacée. Comme il n'y avait pratiquement pas de vent, on aurait dit une foule de gens, debout là comme pour un grand rassemblement, mais depuis longtemps figés, immobiles. Je me retournai vers cet étranger :

- C'est étonnant que vous marchiez la nuit !

- Pas plus que de vous rencontrer sur une branche de pommier !

- C'est vrai. Mais bien que ces circonstances puissent paraître bizarres, je dois vous dire que je ne crois pas au destin.

- Que chacun croie en ce qui lui semble juste. Je ne crois pas au destin non plus.

Je baissai la tête pour réfléchir, puis repris la parole :

- C'est loin où vous allez ?

- Oui, assez. J'ai encore pour plusieurs jours de marche.

- Prendriez-vous quelque chose à boire avant de continuer ? J'habite tout près d'ici...

Je jetai sur lui un regard anxieux, me demandant s'il allait accepter ; il me semblait avoir besoin de lui. Je pense qu'il

le sentit, bien qu'une sorte d'hésitation précédât encore sa réponse. Il fit enfin un signe de tête approbatif, et j'en fus soulagé. Je ne pouvais m'expliquer cette sensation, mais il suffit parfois de quelques heures passées face à soi-même pour qu'un rien venant d'un autre vous fasse l'effet d'une faveur.

- C'est de ce côté, dis-je en levant le bras.

- Allons-y !

Il reprit son sac et son bâton, et me suivit en terminant sa pomme. Nous traversâmes d'abord la rivière en passant sur des rochers bien qu'il y eût un petit pont cent mètres plus bas, puis nous empruntâmes un sentier montant pendant une dizaine de minutes. Enfin, une clairière s'ouvrit devant nous, au milieu de laquelle se trouvait une petite maison en bois. À côté de l'escalier, deux bicyclettes appuyées contre la façade et une carriole.

- C'est là ? demanda-t-il surpris.

- Oui.

Nous étions essoufflés, aussi proposai-je de nous asseoir un instant devant la maisonnette. Je ne savais pas quoi dire et je n'avais pas envie de parler de banalités. En aurait-il été ennuyé ? Le silence était un peu pesant, on entendait juste nos respirations.

- C'est une jolie maison, dit Jacques.

Il s'agissait d'un abri forestier, de ceux qu'utilisent les bûcherons ou les chasseurs, avec juste une ou deux fenêtres.

- D'ordinaire, je vis en ville. Mon amie et moi y sommes venus pour nous reposer. Nous l'avons eue pour un mois, ce qui ne nous coûte pas très cher et nous permet de changer d'air. Nous sommes ici depuis trois jours seulement.

- Qu'est-ce que vous faites en ville ?

Il me semblait que si je répondais à cette question, tout ce qu'il y avait d'intéressant dans cette rencontre allait disparaître d'un seul coup. J'étais même surpris de l'entendre dans la bouche de Jacques, bien que je ne le connusse que depuis à peine un quart d'heure. Je décidai donc de ne pas bouger la tête, comme si je n'avais rien entendu. J'aurais pu moi-même lui demander quelle était sa profession, mais je me résolus à ne pas m'engager dans cette voie.

- Voudriez-vous une tisane ?

- Oui, avec plaisir.

- Et si vous n'y voyez pas d'inconvénient, nous la prendrons dehors, pour ne pas réveiller Méelle.

Il acquiesça et je le quittai pour quelques minutes.

Dans la cabane il faisait sombre, et j'essayai de faire le moins de bruit possible. Heureusement, la lumière lunaire était suffisante pour ne pas trébucher sur un quelconque objet. Debout devant le réchaud à gaz en attendant que l'eau fût chaude, je laissai mes yeux se fixer sur le foyer, mon cerveau s'engourdir au murmure du brûleur. Quelle distance me séparait de Méelle, de Jacques ? Etait-ce celle de cet engourdissement ? Elle dormait dans la pièce à côté, lui attendait devant la maison, et moi je me tenais debout en attendant que l'eau fût prête. Les objets sont parfois si pesants par leur effroyable inertie qu'on les croirait capables de nous anéantir, nous dont l'existence est si insaisissable, si infime. Quand nous serons morts, eux seront toujours là, immobiles, bruts, alors qu'il ne resterait de nous qu'un semblant de photo. Notre souvenir chez les vivants n'aurait même pas l'épaisseur de cette photo. Où sommes-nous donc ? Dans le son de notre voix, dans des mots prononcés au milieu de la nuit ? Je ne me sentais plus guère la force de

répondre à de telles questions et j'en ressentis une tristesse. Le seul élément rassurant était peut-être que cette maison d'ordinaire vide témoignait du passage de deux individus, Méelle et moi, et que notre présence était l'expression de notre volonté. Il y avait des affaires pour un mois, le rythme de nos respirations, des rideaux aux fenêtres...

Dans l'obscurité et le calme, il m'arrivait parfois d'éprouver, après la terreur des objets, un bien-être ineffable, semblable à l'impression d'occuper progressivement tout l'espace environnant et de m'y reposer, comme à la fraîcheur d'un bord de forêt. Je devenais un esprit pur, à qui rien n'était plus étranger, j'étais à la fois dans les objets et dans l'air, à la fois matériel et immatériel, confondu avec le monde et en communication avec lui. C'était une sensation exaltante mais un rien suffisait pour qu'elle disparût : un bruit insolite, un détail. Puis venait le soulagement de «revenir sur terre», comme si je ne me sentais plus capable de résister, ou par peur de tomber dans le néant et de me détruire. A vrai dire, je ne savais pas de quoi il s'agissait.

Quand l'eau fut chaude, je préparai quelques sachets de tisane au choix, deux tasses et deux cuillères sur un plateau, du sucre, et je sortis discrètement. L'air était très doux cette nuit-là. Jacques tourna la tête vers moi et prit la position en tailleur. Je déposai le plateau près de lui.

- J'espère que vous n'avez pas trouvé le temps long.

- Non, pas du tout, je regardais le paysage.

Les mots prononcés me ramenaient progressivement à la réalité, ainsi que les gestes, la présence de Jacques. La différence qui existait entre lui et moi, l'inattendu qui résidait dans ses paroles à mes oreilles, dans son personnage par rapport à moi étaient le sens de cet instant. De même, il me suffisait de dire un mot,

de faire un geste pour qu'il portât toute son attention sur moi, et je m'en sentis presque gêné, car il me semblait qu'il lisait mes pensées. C'est pourquoi je décidai d'adopter la même attitude à son égard, pour y mettre fin : ses mains épaisses attestaient l'accoutumance au travail manuel ; son sac de voyageur était de toile, et manifestement Jacques avait besoin de peu de chose pour se déplacer, à en croire le faible volume.

- Combien avez-vous fait de kilomètres avant d'arriver ici ?

- Environ une quinzaine, dit-il. Aujourd'hui, j'ai passé l'après-midi dans un hameau du nom de Retournemer où j'ai fait une halte, et je suis reparti à la tombée de la nuit. C'est un endroit où il doit être agréable de vivre.

- Oui.

- Vous le connaissez ?

- Oui, j'y suis déjà passé. J'aime ces sites entourés de montagnes. Avec les quelques canaux qu'il y a encore, il a dû certainement y avoir une scierie par le passé...

A présent, mes rêveries s'étaient totalement évanouies et je le regrettais presque. Mais le monde nous entraîne dans un jeu qui nous dépasse. Je devais donc lutter pour l'attention, et pour le jeu auquel j'avais donné le signe du départ. Qu'est-ce qui m'avait poussé à descendre de mon arbre et à proposer de boire quelque chose ? J'en avais eu besoin, je le sais, mais il m'en coûtait à présent. Puis je ressentis une sorte de honte à cette idée. Je crois que j'étais fatigué. Depuis quelque temps, le moindre geste m'était devenu un fardeau. Je ne le disais pas mais on devait bien le remarquer, ma volonté était affaiblie. De quoi avais-je donc besoin ? Je n'avais pas envie de me confier à qui que ce soit, il me semblait que cela n'aurait servi à rien. Et d'ailleurs, me confier de quoi ? Je ne le savais pas au juste.

Peut-être fallait-il agir, faire passer dans les mouvements ce qu'il y avait en moi. On dit aux malades des reins de boire beaucoup afin de se purifier ; ce qu'est l'eau pour le corps, l'action devait l'être pour mon âme. Finalement, j'avais donc bien fait de demander à Jacques de s'arrêter.

Je lui remplis sa tasse, ainsi que la mienne, et la lui tendis.

- Quel âge avez-vous ? me demanda-t-il.

- Vingt-trois ou vingt-quatre ans...

- Pourquoi dites-vous «ou» ? fit-il étonné.

- Parce que pour moi, ça n'a plus beaucoup d'importance...

Jacques se tut. Il semblait attentif à mes gestes et à mes inflexions.

- C'est formidable d'être aussi jeune, dit-il.

- Vous trouvez ?

- Bien sûr !

- Et vous, quel âge avez-vous ? demandai-je machinalement.

- Je vais bientôt avoir cinquante ans.

Devant toutes ces années, je ressentis tout de même une certaine anxiété, essayant d'imaginer ce qui était susceptible d'arriver avant d'en avoir autant. Je me dis que cela pouvait vite passer, qu'il suffisait d'y penser pour se retrouver dans un corps de cet âge-là. Car c'est vrai, la pensée ne respecte pas le temps, et Jacques avait cinquante ans ! Mais il ne semblait pas en être gêné d'une quelconque manière.

- Vous marchez souvent la nuit ?

Il se mit à rire. La façon dont je lui avais posé la question avait dû le surprendre.

- Non, répondit-il, mais comme il fait très clair en ce moment, j'y trouve beaucoup de plaisir.

Quand j'écoutais cet homme, quand je le regardais bouger,

j'avais le sentiment qu'il vivait dans un très grand calme intérieur. On sentait en lui une décontraction générale et une telle simplicité, qu'on l'aurait cru en possession de toutes les vérités du monde. Je remarquai aussi qu'il ne portait ni chevalière, ni bracelet, rien qui pût attester une appartenance à une idée ou à quelqu'un ? Etait-il donc libre ? Peut-on être libre ? Ne sommes-nous pas prisonniers d'un corps exigeant et capricieux ? Son corps à lui, bien que raidi par un certain âge, semblait en profonde harmonie avec sa personnalité, et comme dégagé de tout malentendu moral.

Il but son infusion lentement et à présent, c'est moi qui le regardais sans un mot. Je vis son sourire disparaître petit à petit alors qu'il pensait encore à ce qui venait de le faire rire en moi, et qu'il eût pu me trouver quelque chose d'amusant me surprit, me donnant envie de rire à mon tour. Mais je baissai la tête et me contentai d'avaler une gorgée de tisane. Du reste, il me semblait me connaître suffisamment maintenant. Je me souvins que quelques mois plus tôt, une amie m'ayant pris en photo m'en avait proposé plusieurs, et que j'avais refusé. C'était la première fois que je réagissais de cette façon, comme si j'en avais assez de ma propre personne. Enfin, Jacques avait trouvé mon intonation amusante !

Il s'étendit sur l'herbe, les mains sous la tête, et se mit à regarder le ciel.

- Connaissez-vous les étoiles ? demanda-t-il.

- Oui, un peu.

Et je levai la tête pour regarder moi aussi. Malheureusement, la luminosité de la lune ne permettait pas de distinguer grand-chose, sinon quelques petits points brillants dispersés. Jacques avait dû me poser cette question sans intention précise. Je

pris plutôt conscience de l'odeur d'épicéas et de sapins qui enveloppait la végétation. De ce parfum, j'aurais voulu me saouler afin de l'appréhender totalement, ou au contraire de l'oublier. Cependant la nature reste discrète, comme si elle attendait simplement qu'on lui rendît hommage plutôt que de se livrer.

- Savez-vous qui vous me rappelez ? dis-je soudainement.

- Qui donc ?

- Un professeur de français que j'ai eu quand j'avais une douzaine d'années.

- Ah bon, et qu'est-ce qui vous fait penser à lui ?

- Je ne sais pas. Je devrais pourtant, car il m'a enseigné pendant plusieurs classes consécutives. Finalement il s'est suicidé, ajoutai-je, pour des raisons qui sont restées inconnues.

Mon auditeur fronça les sourcils et attendit un peu, silencieusement, puis :

- Vous avez dû en être marqué.

- Un bus scolaire avait été prévu pour les élèves le jour de l'enterrement... Je ne savais pas encore regarder la mort. Quand ils ont sorti le cercueil du fourgon mortuaire et l'ont déposé devant le choeur de l'église, je me suis demandé comment il était possible d'être mort, je n'arrivais pas à le concevoir. Il s'était enfermé dans son garage pour s'asphyxier au gaz d'échappement de sa voiture. Il avait écrit ses dernières pensées avant de mourir... Mais je me demande pourquoi je vous parle d'un sujet aussi peu réjouissant ! Parlons d'autre chose !

- Ne croyez pas que ce soit gênant, au contraire. Il faut songer à la mort sans attendre les derniers moments. Nous ne l'entrevoyons que pour les autres, comme si elle ne nous concernait pas. Mais un jour viendra où soudain nous

penserons : «Je crois que je vais mourir». Pour avoir négligé d'y réfléchir, nous nous sentirions profondément seuls et abandonnés.

- ...Pendant la cérémonie, repris-je, j'essayais de m'imaginer

Le Valtin au printemps, © Yves Noto Campanella
La maison de bûcheron se trouvait dans une clairière sur le versant droit, en arrière-plan.

son corps enfermé dans le bois. Je savais qu'il se trouvait à quelques mètres de moi, allongé, mais c'était étrange : je me demandais si c'était bien lui, il me semblait que je ne l'aurais pas reconnu, et qu'il devait donc être ailleurs. Aujourd'hui encore, je ne sais qu'en penser.

Jacques me regardait attentivement, comme si lui-même se

posait quotidiennement le problème. Cette réflexion que je venais de lui livrer allait-elle l'éclairer ? On exprime parfois des mystères sans le savoir, et il arrive qu'un détail venant d'un autre donne une solution à laquelle on n'aurait jamais pensé.

- J'aurais dû demander à voir le corps avant la fermeture du cercueil, ajoutai-je, j'aurais sûrement mieux compris.

- Les morts ont souvent une expression de sérénité, dit Jacques en redirigeant son regard vers le ciel.

- C'est curieux ! ...Je ne sais pas si cela vous arrive, repris-je, souvent j'ai envie de découvrir cette sérénité. Mais je sais qu'on ne peut pas jouer avec la vie, et je me dis que c'est de la folie.

- Vous avez raison, répondit-il à nouveau étonné, chaque chose en son temps. Il n'est pas nécessaire d'être si pressé.

Ce devait être juste. Toutefois, pourquoi ne pas essayer d'explorer ce qui nous anime ? Une vie sans question, sans supposé ni vérifié m'aurait paru bien surprenante, pour ne pas dire invraisemblable. Mais Jacques reprit la parole :

- Croyez-vous que les étoiles puissent mourir avant l'heure ! Non, elles doivent se consumer lentement, répandre leur lumière dans l'univers, pour ne mourir qu'après avoir tout diffusé. Et très longtemps après seulement, nous les voyons s'éteindre.

- Mais nous ne sommes pas des étoiles !

Il se tourna vers moi à nouveau :

- Y a-t-il vraiment une différence ?

- Eh bien... il me semble que oui : nous avons une individualité, nous pouvons décider de faire ceci, ou cela. Tenez, nous sommes ici au milieu de la nuit, et l'habitude voudrait que nous soyons en train de dormir. Une étoile ne fait rien de comparable sinon de briller.

- Vous venez de parler du merveilleux privilège que nous avons sur le monde matériel. Ce serait dommage de ne pas prendre soin d'en user le plus longtemps possible, ne pensez-vous pas ?

- Oui, répondis-je sans insister.

En levant la tête vers le ciel, il me sembla y distinguer la lueur d'un météore entrant dans l'atmosphère. Le ciel, qui paraît si calme, est en fait le lieu d'une multitude d'événements.

- Tiens, une étoile filante !

- Faites un souhait, me suggéra Jacques.

- C'est ce qu'on fait habituellement.

- Faites-le ! Qui vous empêche de croire qu'il puisse se réaliser ?

J'hésitai...

- Bon, je me laisse aller à votre jeu ! dis-je plutôt pour ne pas devoir réfléchir. Et de même que lui, je m'étendis, les deux mains sous la tête, en essayant de formuler quelque chose. Mais je mis longtemps à le faire, soit que le résultat parût trop ambitieux pour ma condition modeste, soit trop simple au regard de mon propre esprit critique. Comment éviter ces deux écueils ? Il existe un conte où une fée offre à un brave homme de lui accomplir trois voeux. Celui-ci, le ventre creux et l'esprit peu brillant, demande d'abord des volailles pour calmer sa faim, et les reçoit ; la première chance est passée. Sa femme, l'apprenant, se met en colère : «Bougre d'âne, qu'as-tu fait ? Tu ne vois pas plus loin que le bout de ton nez !» Et de chamailles en propos irréfléchis dans le désordre, deux autres souhaits sans portée sont réalisés sans même que notre pauvre homme ait eu le temps de demander quoi que ce soit de conséquent. Etais-je, comme lui, incapable de formuler un

souhait réfléchi ? N'avais-je donc aucun désir, ou bien était-ce simplement une question de choix ? Peut-être que je ne m'étais jamais trouvé dans une telle situation.

- Et si je vous demandais de faire vous-même un voeu, que diriez-vous ?

- Vous avez du mal de trouver ?

- On ne peut rien vous cacher ! répliquai-je comme une formule apprise.

- Dans votre cas, toutes sortes de projets sont faisables, car vous êtes jeune. Mais c'est très personnel et je ne peux pas me mettre à votre place aussi facilement. Le souhait le plus général qu'on puisse faire, c'est celui de réussir sa vie, de ne pas manquer l'essentiel.

- L'essentiel ?

- Oui, je veux dire oeuvrer dans le monde, le connaître, bien se connaître soi-même... Certains passeront toute une existence sans y parvenir. Il s'agit de respirer, comme vous disiez sur votre pommier !

- Ce n'est pas possible, répliquai-je en baissant la tête.

- Pourquoi donc ?

Je restai silencieux, préférant garder mes pensées pour moi. J'étais maintenant certain de ce dont je m'étais rendu compte depuis plusieurs années, et je ne tenais pas à ennuyer quiconque avec ces idées. Mais Jacques attendait ma réponse et je tardais. Soudain, je levai les yeux :

- Oh ! Pardon, je parlais sans réfléchir ! C'était juste un sentiment, n'y faites pas attention !

- Avouez que ce serait un triste sentiment...

Un serrement de gorge m'échappa, que Jacques ne fut pas sans remarquer. Il me fallait sortir de là coûte que coûte :

- Voulez-vous encore un peu d'eau ?

- Oui.

Je lui servis donc de l'eau sur sa tisane, et remplis ma tasse de ce qu'il restait. Je redevenais maître de ce qui venait de me glisser entre les doigts, bien que l'amertume en moi se gonflât de jour en jour de ne jamais en finir.

- Et si vous parliez de vous ! proposai-je, soulagé d'avoir trouvé cette sortie possible. Vous semblez tellement en forme ! Depuis que je vous observe, je ne vois que de l'assurance en vous, de quoi surmonter n'importe quel obstacle. C'est bien extraordinaire !

Il ressentit peut-être une pointe d'ironie dans ces derniers mots, cependant il ne m'en tint pas rigueur par la suite. Je ne sais ce qui nous pousse toujours vers l'autre, que ce soit une parole gentille, une délicate attention, ou au contraire des propos ingrats voire méchants, nous ne pouvons, tant que nous sommes vivants, retirer d'un autre nous-mêmes ce que les mots ont de sens depuis que nous les avons appris. Serions-nous par définition dirigés vers notre semblable pour y chercher une réponse ? Comment se fait-il que même au coeur du désespoir, nous provoquions encore celui qui ne nous a rien fait ?

- Vous êtes très observateur, fit-il, mais vous me mettez dans l'embarras. Nous nous connaissons depuis à peine une demi-heure, et vous me demandez de vous faire mon portrait !

- Quelque chose m'intrigue en vous. Ce sont les premières paroles que vous m'avez adressées. Vous avez dit que vous me connaissiez. Pourtant, je ne vous ai jamais vu !

Il sourit à nouveau.

- C'est exact ! Comment dire... N'avez-vous jamais eu l'impression en rencontrant quelqu'un, de l'avoir déjà vu

quelque part ?

- Si, bien sûr. Mais ce n'est pas suffisant pour affirmer le connaître.

- Je crois que vous ne me comprenez pas. Prenez plutôt ce que je vous ai dit comme un signe de reconnaissance entre deux étrangers, une sorte de mot de passe qui signifierait qu'ils appartiennent au même genre, qu'ils ont les mêmes origines et qu'ils vivent de façon similaire.

Cette réponse montrait donc que Jacques considérait avoir avec moi une partie commune.

- Vous parlez d'une sorte de lien de parenté qui remonterait très loin dans le passé ?

- Oui, si vous voulez.

L'idée n'était pas inintéressante.

- Excusez-moi, Jacques, mais je vais changer de sujet. Il me semble que vous aimez les beaux paysages, n'est-ce pas ?

- Oui, chaque moment est pour moi l'occasion de m'étonner des merveilles de la nature !

- Si vous n'êtes pas trop pressé de continuer votre route, j'aimerais vous faire découvrir un endroit duquel on voit le début de la vallée de la Vologne, et le Hohneck au loin. C'est un magnifique panorama. Mais c'est tout de même assez loin, il faut faire la moitié du trajet à vélo.

D'un geste, j'indiquai les deux bicyclettes que nous utilisions Méelle et moi.

- ...Eh bien, pourquoi pas ! Mais laisserez-vous votre amie seule ici ? Il serait plus prudent de lui dire où vous êtes si elle avait besoin de quelque chose.

- Vous avez raison, remarquai-je, je vais mettre un mot sur la table et fermer la maison à clé derrière nous.

- Il vaut mieux.

Jacques se releva, prit le plateau avec les tasses et me suivit vers l'entrée de la maisonnette. C'était étonnant qu'il fût si attentionné pour quelqu'un qu'il ne connaissait pas, sinon par moi-même. Quelle simplicité aussi, ne faisant aucune manière pour rapporter un plateau ! Il n'était pas cristallisé comme beaucoup d'adultes que les conditions de vie préoccupent. Il était près des choses, près du monde, et même près des gens. C'est du moins de cette manière que je le percevais.

Dans la cuisine, je trouvai un morceau de papier sur lequel j'inscrivis quelques mots, puis je pris une lampe de poche en cas de besoin. Enfin, je déposai le sac de Jacques sur une chaise, fermai la porte à clé, et nous quittâmes la clairière par le sentier qui descendait. L'atmosphère, décidément, était très agréable ce soir-là. En chemin, je remarquai cette grosse fourmilière sur le bord du sentier, fourmilière devant laquelle je m'étais déjà accroupi plusieurs fois pour en observer la grouillante activité. J'allumai la lampe de poche que je braquai sur l'énorme tas de brindilles et de terre : la colonie semblait au repos, bien qu'il fût encore possible de voir quelques fourmis. C'était des fourmis rouges, et il ne fallait pas trop s'approcher car leurs parcours pouvaient encore être fréquentés aux abords de la forteresse. Jacques regarda avec attention.

- Un jour que j'étais moniteur de colonie de vacances, dis-je, dans les Vosges mêmes, pas très loin d'ici, un des enfants a poussé son camarade sur un tel enfer. Il a hurlé, le pauvre, il s'est retrouvé couvert de ces bestioles en moins d'une seconde. Il était piqué de partout, si bien qu'il n'a pas dormi de la nuit.

- Je comprends que ce ne devait pas être très agréable, pour les fourmis non plus !

- Elles doivent défendre leur maison, et elles sont bien armées.

Je remarquai que des soldats s'agitaient de part et d'autre de la montagne. C'est pourquoi, parcouru d'un frisson, je me relevai pour reprendre la marche, et Jacques me suivit. Arrivés sur la route, nous enfourchâmes nos bicyclettes pour d'abord traverser le village et remonter la vallée de la Meurthe. Nous allions à bonne allure malgré la pente, et mon compagnon ne semblait pas fatigué par ses kilomètres précédents. À un autre moment, longeant les arbres, nous nous arrêtâmes car je venais d'entendre des bruits de branches cassées : probablement du gibier à proximité... mais rien n'apparut. Il était très plaisant de sentir la présence de tous les animaux de la forêt, et la végétation de laquelle provenait des vagues de fraîcheur. C'était un monde de rêves, de songes, comme celui que vivent les enfants au coucher. Il y avait le clan des chevreuils, celui des renards, celui des oiseaux. Il en était de même des plantes : les fleurs, les arbres. Chaque famille avait ses particularités. Puis, après une bonne avancée, nous posâmes nos vélos au croisement d'un sentier qui montait davantage encore : nous allions continuer à pied.

Dans la forêt, nous rencontrâmes sur notre chemin un petit ruisseau qui avait creusé dans le sol.

- Cette eau me donne envie ! dis-je, et je me mis à quatre pattes pour boire dans le mince filet.

- Je vais faire pareil.

Et Jacques trouva aussi un coin pratique pour boire sans se mouiller les vêtements ou les mains.

- Elle est froide, ajouta-t-il. Elle est très bonne.

Il attendit un instant dans la même position, puis reprit la

Sommaire

	Préface	7
I	Méfiez-vous des apparences !	13
II	Contre un kilo de courgettes ou de cornichons	37
III	Monter et redescendre invariablement	55
IV	Je suis un vagabond	71
V	Suivre le mouvement	93
VI	Voici de l'eau !	113
VII	Si ce n'est cet échange	135
VIII	Un rendez-vous rendu	155
IX	Quand il faut partir	183
	Postface	193